

## La disparue

Gare TGV

Un cœur serré, trop gros pour être contenu... « Merci Cousin » ! Ta présence m'a permis de monter dans le train, me dis-je.

Je pensais que ce départ n'était pas une rupture mais une évolution dans mes relations avec mes amis, mon travail... mon sale travail. Mais entre un départ et une rupture, le nombre de kilomètres reste le même. Dans un cas, on pense plus souvent au chemin parcouru. Dans l'autre, à celui qu'il reste à faire. Dans les deux cas, on a la gueule des mauvais jours.

Mais la vie continue...

« Ouais, je suis dans le wagon quatorze, sur l'autre rame... » hurla Cousin à son mobile.

— Ben, tu sautes du train et t'attrapes l'autre rame... ajouta t-il.

— ...

— Non, je déconne ! On se voit à Lyon alors !

— ...

— Ok, à plus... rit-il en refermant son combiné et en le glissant dans la sacoche de son ordinateur portable.

Puis se tournant vers moi, « Le ministère m'a refile une merde. Faut que j'en change » rouspêta Cousin en me désignant son ordinateur portable.

— C'est quoi, demandais-je ?

— Une merde !

— C'est sûr, c'est pas réputé comme marque...

— Quand je bouge l'écran, il s'éteint.

— Ha ?

— Regarde !

Il alluma son engin. Côte à côte, nous regardâmes s'afficher les caractères sur l'écran. La fenêtre Windows apparut accompagnée de sa musique militaire. Genre « c'est prêt », « Y'a plus qu'à ! ». Nous fixions l'écran comme hypnotisés par ce concentré de technologie. Mais mon regard s'évada par la fenêtre du wagon. Les collines

verdoyantes défilait. Le train était comme un gigantesque serpent qui se faufile à travers la France.

Cousin passa sa main dans ce qui lui restait de cheveux. On se fréquentait mais nous n'étions pas en famille. Nous ne nous connaissions pas vraiment. Nous faisons juste le même travail. L'âge avait mis son empreinte sur lui en s'attaquant d'abord à son ventre dont la protubérance s'exprimait à la mesure de sa calvitie. Son costume gris me rappelait les fonctionnaires ternes dans les bureaux gris d'une capitale embrumée. J'aimais bien Cousin, mais il était gris.

J'étais ailleurs. Un mélange de honte et de fatigue m'envahissait. Honte, parce que ma vie ne me satisfaisait plus. Les constats d'échecs ne sont jamais valorisants. Ma vie reposait sur des mensonges. Non seulement mon métier me contraignait à mentir à mes proches, soit disant pour une cause qui demandait ce sacrifice, mais je me rendais compte que cela ne servait à rien.

Je revins à la réalité. Ça me changeait les idées, cet écran pourri, la présence de Cousin. Je gardai mon cynisme pour les soirées d'hiver. Le train n'en finissait plus de rouler et j'en avais marre...

— Ca va ? s'inquiéta Cousin.

— Ouais, la fatigue... Tu veux boire un truc ?

— Café ! lança-t-il l'œil brillant, en refermant l'écran de son micro qui effectivement, s'éteignit sans raison.

Les mystères de l'informatique...

Je me levai et rejoignis le wagon bar. On avait quitté Paris depuis plus d'une heure. J'avais fui les emmerdes et un non-sens total à ma vie ! Je ne m'éloignais pas seulement, je tirais le rideau.

Le travail ? Le travail était le nerf de la guerre. Dans mon cas, ça avait mal tourné. C'était ma faute, j'avais merdé. J'avais abusé de ma position. Et quand tout le monde fait chier, à un moment donné, on leur crie d'aller se faire foutre et on tire sa révérence avec un grand bras d'honneur. A part que dans mon cas, le bras était celui de mon patron. Et c'était plus dur que prévu... Qu'on se comprenne bien. J'avais déconné, mais j'assumais.

\*

\*\*

Tout le monde ment. Je ne me souviens pas de mon premier mensonge mais je suis certain qu'il me ferait rigoler maintenant. Je vous passe tous les petits mensonges de la vie courante. Ceux qui ressemblent plus à des aménagements de la vérité qu'à des trahisons. Je parle des véritables mensonges. Ceux qui peuvent provoquer la mort de personnes. Ceux, graves et conséquents, qui s'étalent dans le temps, qui vous emprisonnent et vous forgent une personnalité qui est loin, très loin, de la personne que vous rêviez d'être étant enfant. Ces mensonges qui vous obligent à vous souvenir de tout, de chaque détail, de chaque personne pour pouvoir réagir rapidement dans une situation lambda. Ces mensonges qui vous demandent une acuité d'esprit qui vous sauvera peut-être du « mais qu'est ce que je lui ai dit à elle ? » Surtout quand ce « Elle » a un flingue et qu'elle l'agite devant vous. Ce sont de ces mensonges là dont je parle, de ceux qui ne donnent pas droit à l'erreur. Si vous surestimez votre crédibilité, vous risquez un aller simple pour le Paradis... Et ça, c'est l'enfer...

Mentir est facile. On le fait tous les jours et généralement par flemme intellectuelle. Un petit mensonge vous débarrasse d'un individu en évitant de le froisser. C'est facile, c'est pas cher et ça fait gagner un temps fou.

Mentir à ses proches est plus difficile. Ce n'est plus le mensonge comme art oratoire mais le mensonge comme perversion. J'ai très mal vécu d'avoir menti à mes amis ces dix dernières années. Mais je n'avais pas le choix et j'ai eu de la chance. Quand vous vivez seul, ça va. Mais quand vous vivez avec quelqu'un, c'est justement invivable. Imaginez que vous ayez à échafauder tous les jours un plan pour quitter votre domicile à trois heures du matin, pour expliquer pourquoi vous avez des bleus aux bras...

Imaginez ce que peut penser votre compagne... J'adore mes amis. Pourtant, je leur mens. A eux, à tous mes proches, j'ai menti à tout le monde.

C'est curieux. J'imaginai qu'en écrivant cela j'aurais comme une libération mais il n'en est rien. Même là, j'ai l'impression de mentir.

Je ne suis pas celui que je prétends être depuis environ dix ans. Depuis dix ans au moins... Dix années d'amnésie pendant lesquelles j'ai vécu de mensonges en essayant de me souvenir de l'homme que j'étais. Pendant ces dix années, j'ai modifié mon visage pour camoufler mes manipulations, j'ai modifié mon comportement, mes gestes. J'en ai créé d'autres, volontairement, pour induire une image, une idée de

celui dont je voulais prendre l'apparence. Le mensonge ne passe pas uniquement par la parole. Quand vous mentez, tous votre corps doit mentir. Le mensonge, c'est vous ! Qui j'étais avant ces dix ans ? Je n'en sais rien.

Une question revient souvent dans les conversations entre hommes. Dans un vestiaire généralement, entre deux blagues de cul généralement nulles. Question que je détournais généralement du fait de mon métier et de mon amnésie.

« Et tu as fait ton service militaire ? » demande untel parce que de la nature de votre dévouement à la patrie dépend votre qualité d'homme sans doute ! Plus vous en aurez chié, plus vous serez reconnu comme un « mec », un vrai. Connerie !

— Non ! Je n'ai pas fait de service militaire...

— Ha, ouais ! T'es réformé...

On peut voir la chose différemment.

« Et tu as fait ton service militaire ? »

— Non ! Je n'ai pas eu à le faire parce que je travaille depuis longtemps pour l'armée dans un service de renseignements plutôt discret, spécialisé dans l'infiltration des minorités ethniques, idéologiques ou sectaires, dont le but dudit service secret est de garantir la sécurité de la France... et je t'emmerde.

Le mensonge enseigne l'humilité. C'est le vaccin de l'orgueil, du moi-je et de tout ce qui met un individu en avant. Le mensonge est le destructeur de votre personnalité. Il vous dévore pour être seul en selle. Il détruit tout sur son passage et mène certainement à la folie.

Tout le monde a eu des discussions politiques, des grands élans verbaux sur des sujets d'actualités, à table, en famille ou entre amis. Chacun y va de sa version des faits, étayée par des arguments bien souvent non fondés. Comment contenir ses nerfs quand ses discussions touchent à votre « mission », que vous en détenez toutes les clés, toute la vérité mais que vous n'avez en aucun cas le droit de lâcher le morceau et certainement pas l'intention de dire « mais arrête de dire des conneries, voilà ce qu'il s'est réellement passé... »

\*

\*\*

Cousin descend à Lyon. On se fait la bise. On échange deux ou trois banalités et nous continuons le cours de nos vies. Ce n'était pas une chanson ça ? Je regagne ma place, un tantième café à la main. C'est ma gueule que je vois dans le liquide noir. Ma gentille gueule de gentil garçon. Je ne suis pas le gendre idéal, je suis le parfait second rôle. Le meilleur ami de tout le monde. Des paroles gentilles dans la bouche, je suis le réconfort des désespérés, des névrosés du cœur. Dans la vie, il y a les premiers rôles et les autres. Je suis « un autre ». Mon physique est ingrat. Je ne suis pas grand, gras et plutôt costaud mais mes kilos en trop favorisent avant tout l'image d'une personne inoffensive. Je possède ces bonnes joues, accessoires indispensables aux braves types dont on imagine la vie : vide d'intérêt. Je ne fais pas peur, je ne représente aucune menace. J'inspire confiance et mon aura est celle des confidents. J'ai du charisme et je connais les hommes. Si je reste avec vous dans une pièce, je peux vous garantir que je saurai tout de vous. Sans mentir, vous me raconterez dans quelle position vous avez eu vos premiers rapports sexuels. Vous vous confierez à moi quant à vos peines de coeur, vos problèmes d'argent, vos soucis avec votre patron, votre fils qui se drogue et, croyez-moi, je pourrais même vous être de bon conseil. Nous parlerons et vous vous sentirez bien. Tellement bien que vous ne vous douterez pas qu'entre deux mots vous m'aurez invité dans votre intimité et vous m'aurez divulgué les informations que j'attendais de vous. Je suis gentil et c'est écrit sur ma tronche.

C'est pour ça que je suis bon dans mon domaine. Et mon domaine se nomme la Sécurité Nationale. J'ai sauvé des vies et ça compte quand même un peu. J'en ai supprimé aussi. Autant être franc.

Ma vie commence vers vingt cinq ans, je pense. Je me suis réveillé un matin, nu, dans une bauge à sanglier de la forêt de Fontainebleau. Mon front était fracturé, ouvert sur cinq centimètres. J'avais les mains attachées derrière le dos et j'étais recouvert de boue et de sang. Je souffrais comme jamais. Mes bras, mes jambes, toutes les parcelles de mon corps étaient un supplice. Mais le pire... Le pire était que je ne me souvenais absolument pas de ce que je faisais ici, ni même comment je m'appelais, ni de qui j'étais. Amnésie totale !

J'ai rampé pour sortir de la boue et maladroitement j'ai réussi à me remettre sur mes cannes. J'ai rejoint un sentier de randonnée et après

quelques minutes, je croisais des cavaliers en balade qui s'occupèrent de moi... Merci les haras et leurs randonnées équestres...

Une heure plus tard, j'étais à l'hôpital encadré par trois gendarmes et autant de médecins. Ils m'ont questionné, ausculté, analysé, étudié sous toutes les coutures et ce qu'ils me révélèrent me surprenait encore plus qu'eux. J'avais des traces de nombreuses fractures anciennes et récentes, des cicatrices à foison. Mon corps, bien qu'assez jeune, révélait un tel chantier que les gendarmes avertirent le ministère de la Défense. Pour eux, j'étais un militaire à qui il était arrivé un truc. Mais ce truc, personne ne savait ce que c'était. Et moi non plus.

Deux jours plus tard, j'étais totalement réparé. A la grande surprise du médecin, mon crâne s'était remis en moins de temps qu'il n'en faut pour dire ouf. Comme l'hôpital n'était pas un hôtel (pitié, qu'on y mange mal !), je décidai qu'il était temps pour moi de partir... Mais pour où ? Comme tout bon amnésique qui se respecte je me posais les bonnes questions : qui étais-je ? D'où venais-je ? etc. Mais j'oubliais la principale, celle qui allait me mettre sur les voies de ma découverte : qui fréquentais-je ?

« Eugène Maillart ! »

— Enchanté, mais, heu, je sais pas... bafouillai-je

— ... Amnésie, je sais...

Il en jetait le Colonel Maillart dans son uniforme de la Légion, avec ses petites lunettes et son crâne dégarni. Il n'était pas très grand, taillé comme une ablette mais une carrure de Titan. On lui aurait donné une vague ressemblance avec le Général de Gaulle, en moins grand. J'ai su bien plus tard que le Colonel était un membre éminent de cette Patrie. Legio Patria Nostra ! Et c'est aussi vrai que pourrait l'être un Ordre Monastique Guerrier. J'ai souvent associé la Légion aux Hospitaliers. Ce sont des guerriers farouches mais aussi et surtout des bâtisseurs, des savants et des ingénieurs.

Plus qu'un Corps armé, elle est une famille, avec ses règles, sa discipline et une devise qui finalement dirigea ma vie : Honneur et Fidélité. Je ne sais plus qui disait « la France est sûre de sa Légion, la Légion est sûre de ses Légionnaires ».

Moi je n'étais plus sûr de rien.

Le Colonel Maillart m'apprit que j'étais Légionnaire (bien-vu la Maréchaussée). J'avais disparu en mission d'infiltration et je devais au Brigadier Beaulieu de la Gendarmerie Nationale le fait de retrouver bientôt mes pénates. Encore merci, Brigadier, pour tout ce que vous avez fait.

Je quittai donc l'hôpital de Fontainebleau pour Paris, en bonne santé, mais toujours amnésique. Je consultai pendant ma convalescence les archives militaires à ma disposition. Mais le propre de la Légion est d'effacer votre passé et l'ardoise qui va avec. Je retrouvai la trace de mon passage au cours de divers événements mais rien qui en dise long sur moi. Pas de médaille, pas de détail, pas de citation pour comportement exemplaire au combat. Juste ma figure sur une photo...

« Laissez tomber vos recherches » m'avait lancé Maillart de nombreuses fois.

— C'est que je suis curieux mon Colonel, insistai-je toujours.

— La Légion ne conserve pas les traces de votre vie d'avant, reprit-il. Et puis, entre nous, si vous nous avez rejoints, c'est que vous aviez vos raisons. Parfois, il vaut mieux éviter de remuer le passé même si dans votre cas, ça vaut sans doute le coup... Mais plus tard ! Tout vient à point pour qui sait attendre... Faites moi confiance, je saurai vous aider...

— Vous avez sans doute raison, mon Colonel, mais je vais me permettre d'insister. Que savez-vous que j'ignore ?

— Oubliez ça pour l'instant... lança-t-il avec un revers de la main.

— ...

— Pardon, sourit-il en levant sa paume de main vers moi. De toute façon, j'ai des projets pour vous !

C'est le moins qu'il pouvait dire. Le Colonel Maillart semblait être un de ces soldats dont le nom faisait trembler les Généraux. C'était un monument de l'armée. Quand il parlait, les gens l'écoutaient. Son influence sur les autres dépassait l'ordinaire. Je suppose que je fus l'une de ses victimes. Ou l'un de ses protégés, tout dépend d'où on se place...

En France, existaient depuis longtemps des services secrets d'espionnage, de contre espionnage, des services de renseignements et des services paramilitaires.

Le Colonel Maillart m'apprit qu'il était l'une des personnalités qui dirigeaient, aujourd'hui, en secret bien sûr, l'ensemble de ses services. Services dont je faisais partie avant de perdre la mémoire. Le Colonel m'assurait que je n'avais pas à en savoir plus pour l'instant. Il était certain que certaines choses devaient se dévoiler par elles-mêmes. Si mon cerveau bloquait ces informations, c'est qu'il avait ses raisons... Il était inutile de brusquer le destin. Maillart était un sacré fataliste. Il s'en remettait pour toute chose, dans l'ordre, à Dieu, au destin et à ses hommes. Le brave homme me proposait de me remettre en selle. Son

Service n'avait jamais abandonné un des siens. A sa demande, j'optai pour une formation qui me donnait l'opportunité de préparer deux filières. La première tenait du domaine de la recherche en communication et en psychologie et la seconde privilégiait le domaine de la stratégie militaire. Le matin nous apprenions à titiller le cerveau humain et l'après-midi à le détruire.

A l'issue de ces formations accélérées, je fus donc engagé dans une société rattachée à une ambassade. Vous m'excuserez de taire le nom du pays concerné mais vous comprendrez bien entendu que ma mémoire déjà défaillante est proportionnellement inverse à mon instinct de survie. Située en région parisienne, cette société s'était avérée être infiltrée par la CIA qui tentait d'en prendre le contrôle afin de favoriser les décisions de l'ambassade en matière d'affaires pétrolières. Bref, les Etats Unis défendaient leurs intérêts. Cela se comprenait très bien, mais cela ne s'acceptait pas forcément à tous les niveaux de l'état français qui espérait bien contrecarrer les plans américains... en toute amitié, bien sûr. Aussi ma mission d'infiltration évolua le jour où l'ambassade, contrainte par une guerre civile, dut stopper ses activités chez nous.

Je me retrouvais donc pour la première fois avec une couverture au chômage et un CV qui aurait ébranlé les fondations de l'ANPE. Aussi (et toujours à la demande de mon Colonel), je demandai un entretien avec le liquidateur judiciaire de ma pseudo « ex boîte », Philippe Martin. Intérieurement, j'étais convaincu que ce Philippe Martin était un membre de la CIA. C'était un type très grand et maigre. Le genre filiforme maladif tout en nervosité. Il était sec à la fois d'aspect et dans ses gestes. Je n'aimais pas sa tête. Il avait une petite moustache, les cheveux courts et un costume gris indémodable qui jurait avec sa cravate rayée. Il me reçut d'une manière hautaine, à la façon d'un nouveau maître qui attend avec lassitude les doléances des êtres qu'il survole.

Il me fit comprendre qu'il me faisait une faveur en me recevant et me pria de m'asseoir. Son bureau était en verre teinté. Il se tenait droit dans son fauteuil de cuir et me fixait de son regard acier. Ce type en avait. C'était un bureaucrate de la plus belle tradition. Il n'y avait aucune place dans son cœur pour autre chose que le règlement et sa carrière. L'improvisation n'était pas son truc. Ce type était un roc destiné à garantir le succès de sa mission. Le garde meurt mais ne se rend pas !

Le gars était totalement déstabilisé par mon CV qui, comme je vous l'ai expliqué, contrastait totalement avec mon apparence. Imaginez Jack l'éventreur dans la peau d'un enfant de douze ans. Il venait de découvrir que malgré ma gueule de chérubin, je pouvais être un parfait scélérat. Mon profil l'intéressait et il allait m'utiliser.

Deux semaines plus tard, je signais une période d'essai avec la CIA. J'y suis resté une année durant laquelle j'ai profité de quelques contacts. Un surtout... Une jeune femme avec qui j'avais sympathisé. Un an après mon affectation, l'administration américaine fut conviée par les Services Secrets français (la DST) à déménager pour des raisons politiques. Oui, vous avez raison, je n'étais pas étranger au démantèlement de cette antenne de la CIA. Après tout, ce sont eux qui m'ont mis au chômage et quand vous passez votre temps à enculer les gens, il ne faut pas jouer la vierge effarouchée quand c'est vous qui vous faites enculer. Le service de Martin fut ainsi dissout purement et simplement du jour au lendemain. Je me retrouvais une nouvelle fois avec ma couverture au chômage mais cette fois avec un bon paquet de blé devant moi (la DST a toujours su être généreuse surtout quand on est sous les ordres du Colonel). Malgré mon boulot, il me manquait continuellement quelque chose et mon emploi du temps ne me permettait plus de faire des recherches sur mon passé. Je décidai donc de me mettre à mon compte : officiellement, je devins prestataire de services en communication.

Je parvins à convaincre Maillart que ce n'était pas une rupture mais une évolution dans nos relations. Il me laissa faire. Soit il avait totalement confiance en moi, soit il savait que je reviendrais... Corporations, Sociétés Anonymes, Gouvernements, je travaillais avec beaucoup de personnes différentes dans des domaines différents. Je fus surtout sollicité dans le cadre de « formations ». Ma tâche consistait à enseigner les rudiments du « renseignement » à des personnes qui ne connaissaient que la torture pour obtenir une information. Notez que c'est une méthode que j'approuve mais uniquement quand le temps manque. Pendant plusieurs années, j'ai donc formé et appuyé des équipes de Renseignements, j'ai infiltré des réseaux politiques, des minorités, etc. Jusqu'en 2001, je travaillais pas mal avec les Américains et la France. Puis il y eut l'attentat du World Trade Center et les ressortissants étrangers furent mis à l'écart des « affaires ». Ce fut un sacré choc qui bouleversa considérablement les accords de partenariat et plus globalement la confiance entre tous les « agents ».

Dans ce milieu là, tout le monde pouvait être un menteur. Si moi je l'étais, les autres pouvaient l'être. La paranoïa trouva tout son sens à cette période. Il y eut des vagues de dénonciation digne du Mac Carthysme. Untel accusait untel d'être un terroriste, un espion, un agent du Mossad... Je n'échappai donc pas à la règle et toutes mes missions me furent retirées. Ma galère dura une année. Je bossais par ici, par-là, et toutes mes réserves financières furent consommées durant cette crise. Le marché est tenu par les Etats-Unis, il faut le savoir. Et quand les Américains ferment la vanne, on crève la dalle. Je ne cherche pas d'excuse mais quand on a besoin d'argent on fait ce qu'il y a à

faire pour en avoir. On ne rechigne plus sur la nature du travail qu'on vous demande.

Mon CV était particulièrement complet et j'aurais dû retrouver du travail sans problème. A part que j'avais tellement bossé pour le compte des Etats-Unis que les Services de renseignements de nombreux pays m'en voulaient et rechignaient à me prendre dans leurs rangs.

Il a fallu un coup du sort pour que cette situation change.

Je ne sais pas pourquoi, mais le Colonel Maillart, avec qui je bossais encore de temps en temps, avait établi un sous-marin au domicile d'Etienne E, avocat chargé de défendre les intérêts d'un ponte de l'édition. Or, un agent chargé de la surveillance se trouva mal du fait de la chaleur et de l'exiguïté du sous-marin (en réalité, l'agent en question avait des soucis d'alcool et certains mélanges avaient eu raison de lui). C'était le jour d'un debriefing avec le Colonel Maillart. La DST se retrouvait en manque d'effectifs disponibles sur place en urgence. Etant un agent kleenex en quelque sorte, le Colonel m'envoya remplacer le malade.

Mon job consistait à enregistrer toutes les conversations téléphoniques de l'avocat et à jouer les oreilles (grâce aux micros posés chez lui). Je devais noter toutes ses allées et venues, ses visites, etc. Le renseignement commence par là. Pour la petite histoire, le sous-marin était un véhicule utilitaire Kangoo aux armoiries de Marcel Religot, plomberie, chauffage et toiture. « Une fuite d'eau, c'est Religot qu'il vous faut. »

Mon prédécesseur, qui, je vous l'ai dit, ne résistait pas à certains mélanges type whisky-Valium, s'était vidé l'estomac dans le Kangoo. La galette était de la taille de l'Océanie et, avec la chaleur, l'odeur était insupportable. Dans un sous-marin, la consigne est claire, on n'ouvre pas les fenêtres, on ne donne pas de signe de vie. Je signalai la chose aux gars, à l'autre bout du radio émetteur qu'on m'avait filé. Comme toute réponse, je n'ai eu qu'un « je transmets l'info ». Deux heures plus tard, on me fit savoir qu'il n'y avait pas d'autre sous-marin disponible et qu'ils avaient suffisamment galéré pour sortir le malade en toute discrétion.

En trois mots : « Tu te démerdes ! ».

J'avais ramassé le vomi avec la cuillère du repas de l'agent et j'avais tout foutu dans le sac papier d'un croissant beurre. Mais un estomac humain, ça en contient... Je ne tenais plus. J'avais passé mon

Tshirt sur mon nez mais le filtre était inefficace. J'étais à deux doigts d'ouvrir le Kangoo.

L'avocat avait passé au minimum treize coups de téléphone (auxquels je ne comprenais rien, ce con parlait en code). Et ça faisait au moins huit minutes qu'il ne disait plus rien. Puis il eut cette phrase salvatrice : « faut que j'aille pisser ». J'entendis une porte s'ouvrir (celle de son bureau ?) et le silence. Je sortis du Kangoo aussitôt que mes neurones se connectèrent sur mon idée et d'un pas rapide je m'éloignai du véhicule, je tournai à l'angle d'une rue et piquai un sprint jusqu'au magasin Casino. Je fonçai au rayon ménager et emportai sacs-poubelle, déodorant, produits de nettoyage et serpillières. Je payai la caissière et repiquai un sprint vers le Kangoo.

J'entendis d'abord une forte détonation.

Puis, je vis très nettement la moto... Une Honda Hornet.

Deux personnes étaient dessus. Si je n'ai pas vu le pilote, j'ai vu le calibre qu'il avait utilisé pour faire sauter la vitre de mon véhicule. Un fusil de chasse à deux coups. Le même que celui de Mad Max. Quant au passager, il s'agissait d'une passagère. J'en aurais mis ma main à couper.

L'explosion du Kangoo régla mon problème ménager mais elle venait de m'en créer d'autres. Néanmoins, une galette de vomi venait de me sauver la vie. Et ça, ce n'est pas donné à tout le monde.

Quand vous êtes cloué au sol avec un sifflement dans l'oreille vous avez étrangement peu de solutions ! Attendre que la crise se passe et compter vos abattis ou bien réagir en moins de deux secondes. J'optai pour la seconde solution. J'ai toujours aimé l'action. Je dégainai mon 9mm et tirai deux coups. La première balle explosa le genou du pilote tandis que la seconde se logea dans la fesse de la passagère. Puis, je sentis une douleur à l'épaule et m'effondrai. On ne se protège jamais assez des motards armés comme des porte-avions.

La suite, on me l'a racontée. Etienne E. était impliqué dans un trafic de filles de l'Est. Ses commanditaires le savaient surveillé et décidèrent de l'éliminer. Les motards étaient chargés de détruire les enregistrements et les traces pendant que d'autres types s'occupaient de lui. Cette histoire s'est toutefois bien terminée, l'administration convenant du fait que l'opération était foireuse.

\*

\*\*

« Aix en Provence TGV, Aix en Provence TGV, trois minutes d'arrêt ». Je déteste les arrêts de train. Les gens stressent et moi le premier. Vais-je réussir à sortir du train ? Je voyage léger pour deux raisons. La première est que mon épaule refuse, depuis l'épisode Kangoo, de porter des charges lourdes ; et la seconde est que je tiens à pouvoir sortir des trains en moins de temps qu'il ne leur en faut pour m'angoisser plus que la normale.

Mon contact était une certaine Gabrielle Langevin. Elle devait me retrouver sur le quai. Déjà, je sentais mes nerfs me titiller en ne voyant pas la pancarte avec mon nom marqué dessus. « Vous vous nommerez Chérubin » avait gloussé Maillart en me donnant les billets de train. Chérubin ! Une vengeance pitoyable et basse de la part du Colonel.

Il ne perdait rien pour attendre. Depuis l'affaire du sous-marin, j'avais accepté la proposition du Colonel Maillart et j'avais réintégré ses services.

D'accord ! Langevin avait peut être du retard. On était dans le sud, ça compte. Les horaires sont flexibles, le temps a une toute autre implication dans l'espace... Ça faisait dix minutes que je poireautais et je ne voyais personne.

Au début je m'étais dit qu'on se retrouverait quand tout le monde aurait quitté la gare. Il y avait sans doute des détails que j'ignorais, qui l'empêchaient de prendre contact. Puis la gare commença à se vider.

La queue aux caisses du parking était maintenant négligeable et c'est moi qui allais me faire remarquer. Si vous voulez repérer un agent secret, vous enlevez son contact. Le seul qui reste à l'attendre ne peut être que lui. Ou un gars qui est au mauvais endroit au mauvais moment. Je regardai une dernière fois autour de moi et filai louer une voiture. Je sentais l'affaire complètement foireuse. Ça devenait une manie et ça méritait que je favorise mon autonomie question circulation.

J'allumai mon mobile et me connectai au réseau afin de récupérer l'adresse de Langevin. Elle habitait Manosque, rue Arthur Robert. Au n° 8.

Aix-Manosque, une heure de route.

\*

\*\*

Manosque est une vieille ville de Provence. Son centre en est le quartier historique. De son époque médiévale, il ne lui reste que trois magnifiques portes d'accès et un nombre incalculable de places, de ruelles et de portes cochères. Au centre, en plein cœur de ville, on trouve un parking. Le parking du Terreau est construit sur le point le plus élevé de la ville. J'y abandonnai la voiture vers quinze heures. Je trouvai l'office de tourisme et obtins un plan du bled. Vingt mille habitants, trois axes principaux dont deux en centre ville s'offrent au regard d'une vieille tour en ruine construite sur une colline au Nord-Est, la tour du Mont d'Or. La rue du Soubeyran et la rue Grande traversent le centre ancien pour rejoindre la rue Jean Giono, qui mène vers les quartiers récents et la zone industrielle. Elles font se rejoindre les portes Est et Ouest de la ville : la porte Soubeyran et la Porte Saunerie. Un autre axe part de la Porte Guilhempierre et s'enfonce dans la vieille ville vers la Porte Daubette ou ce qu'il en reste. Le centre ville est entouré d'une route à sens unique. Les Manosquins l'appellent le périphérique.

Ce boulevard symbolise les remparts qui existaient autrefois. Pratiques ces plans...

La rue Arthur Robert se situait juste à côté du Terreau, en plein centre historique. Le N° 8 était un vieil immeuble un peu décrépit, construit, je ne sais absolument pas quand mais il y a longtemps. Manosque est le genre de ville au passé lourd d'histoire. Ça ne m'étonnait pas...

\*

\*\*

Je pris quelques minutes pour consulter à nouveau le dossier. Gabrielle Langevin était une jeune gendarme fraîchement arrivée à Manosque. Originnaire d'Aix-en-Provence, elle était pleine de bonne volonté et la pègre manosquine n'avait plus qu'à bien se tenir. Le soir du 15 février, sa brigade fut appelée à intervenir au village de La Brillanne.

Des caravanes de manouches s'étaient installées sur un terrain situé entre la sortie d'Autoroute et le village. Et ces braves gens du voyage avaient trouvé judicieux de racketter les automobilistes qui stationnaient sur l'aire de repos voisine. La brigade de gendarmerie intervint mais bien entendu trop tard. Aussi, le Brigadier Chef

conduisit ses gendarmes jusqu'au camp des manouche. S'il ne pouvait rien faire pour les précédentes victimes, peut être pouvait-il empêcher que cela se reproduise. La brigade bloqua l'accès au terrain avec sa fourgonnette et contacta par radio des renforts. Les manouches commencèrent à s'énerver et le ton monta. Certains grimpèrent dans leur tout terrain et prirent la fuite. D'autres menacèrent les gendarmes et leurs familles s'ils ne débloquaient pas l'accès. Le Brigadier Chef comprit à cet instant qu'ils venaient de lever un lièvre plus gros que prévu. En trente minutes, le camp s'était vidé de la moitié de sa population et les autres se préparaient à tenir le siège. La réaction était quelque peu disproportionnée par rapport à la menace. Les gendarmes attendirent les renforts pour prendre « d'assaut » le camp. Il n'y eut aucune effusion de sang, après une heure de palabres, seuls restaient des femmes, des enfants et des vieillards. La perquisition du camp révéla deux ou trois petites choses.

La plus importante fut les trois caravanes transformées en garde-meubles. Ils venaient de mettre la main sur les passeurs d'un réseau de pilliers de châteaux et de trafiquants d'art.

Dès lors, toutes les prises rentraient dans un processus administratif assez lourd. Les photos datées, répertoriées ainsi que tous les descriptifs détaillés avaient été envoyés à tous les services concernés, assurances comprises.

Des photos de meubles, de bijoux et d'accessoires de décorations saisis étaient jointes au dossier.

Imaginez une caravane équipée en mobilier Louis XV et vous aurez un aperçu de la surprise des gendarmes... et de la mienne.

Quand le dossier de saisie arriva sur le bureau de Lucie Muller au siège de la Fondation, un groupement international d'assurances, elle attrapa son téléphone et passa deux coups de fil.

Le premier fut au Grand Ponte de la Fondation, Anton Liepsky et le second à la gendarmerie de Manosque pour prévenir de son arrivée imminente.

Après un bref voyage en TGV, elle se retrouva en compagnie de Gabrielle Langevin dans le garde-meuble où avaient été entreposées toutes ces merveilles.

Selon ses dires, trois semaines auparavant, un manoir, situé en Bretagne, appartenant à un riche italien avait été cambriolé. Les voleurs lui avaient dérobé des toiles de maîtres, des bijoux et des

meubles dont un magnifique bureau en marqueterie. Le rapport décrivait Lucie Muller comme une belle femme, blonde virant sur le roux. Au fur et à mesure de ma lecture du dossier, je me l'imaginai élancée, avec des jambes qui n'en finissaient pas. Le genre femme fatale vêtue d'un tailleur Chanel léger.

Elle contrastait avec l'uniforme bleu de Langevin et son aspect paysan dû à un pantalon mal ajusté, un chignon réglementaire et une arme à la ceinture.

Plus je tournais les pages du rapport, plus je me rendais compte que Lucie Muller dédaignait les gens comme Gabrielle et que cette dernière l'avait ressenti.

Après avoir examiné l'ensemble des meubles et alors que Gabrielle quittait le garde-meubles, Lucie Muller avait sorti de son sac à main un Walther PPK muni d'un silencieux et avait fait feu en visant la tête du gendarme. La balle était entrée à la pointe de la mâchoire de Gabrielle et était ressortie au travers de sa joue emportant avec elle quelques dents. La jeune femme s'était écroulée.

Muller m'apparut tout de suite moins sympathique.

Elle s'était ensuite dirigée vers le bureau en marqueterie.

En pressant deux éléments de décor en bois, elle avait dégagé de son emplacement une pièce de métal. Le fond du bureau s'était débloqué ouvrant l'accès à une cache de laquelle elle avait sorti un coffret en chêne recouvert de céramique blanche.

Gabrielle s'était alors saisie de son arme et l'avait menacée.

La mâchoire en sang et le visage tuméfié, Gabrielle Langevin avait pointé son arme sur Lucie Muller.

— Tu es bénie ma fille... avait-elle jubilé comme si elle venait de gagner le premier prix de beauté d'un concours de miss à la con.

— T'es foutue, salope ! avait répondu Gabrielle.

J'avais du mal à imaginer dans quel état devait être Gabrielle mais j'étais assez admiratif du courage dont elle avait fait preuve. Gabrielle, dans sa déposition, allait même jusqu'à raconter tout en gardant son sang froid qu'à ce moment là Lucie Muller s'était mise à rire. Quelle drôle de femme !

Muller s'était ensuite jetée sur Gabrielle qui avait fait feu.

La balle avait atteint la caissette en bois dont la céramique avait explosé sous l'impact. Un revers du pied de Muller avait atteint Gabrielle dans le ventre. La jeune femme était tombée à genoux sous la douleur. Et alors que Lucie pointait son Walther sur la tempe de la

jeune fille, le Brigadier Chef, dont les coups de feu avaient attiré l'attention était intervenu.

— Gabrielle, allonge-toi ! avait hurlé un autre gendarme en pointant son Riot Gun vers Muller.

— Mais... ! Vous allez me laisser travailler, pauvres mortels ?! avait-elle crié.

— Tu jettes ton arme ! avait continué le gendarme au « Riot Gun » en se rapprochant.

— Ridicule ! avait répliqué Lucie en tournant son arme sur lui.

Le calibre 20 du « Riot Gun » avait explosé la caissette en bois dont le contenu s'était répandu sur le sol : un manuscrit avait semé ses pages sur le sol, des pièces d'or, une dague...

Lucie Muller avait tiré deux balles dans la tête du gendarme et s'était tournée vers le Brigadier Chef qui avait tiré à son tour. Il l'avait atteint au sternum mais la jeune femme ne s'était pas effondrée. Toujours extrêmement vive, Lucie avait bondit sur le gendarme qui avait alors vidé son chargeur sur elle.

Comme si rien ne l'avait atteint, elle lui avait saisi le cou et l'avait rompu sans effort avant de prendre la fuite.

\*

\*\*

« Un gilet pare-balles ou bien, elle était chargée à l'acide... » envisageai-je.

Le Colonel Maillart m'avait convoqué quelques jours plus tôt et m'avait présenté le dossier.

— L'impact des balles l'aurait envoyée au tapis. On a trouvé plein de douilles et le témoignage parle de « défourailage », me répondit Maillart.

— Et Gabrielle Langevin ? C'est la seule survivante ?

— Et notre seul témoin visuel.

— Et mon rôle dans tout ça ?

— Faites-nous un rapport complet sur cette affaire...

— Et la police ?

— Oui, c'est de son ressort et elle a fait une enquête mais il y a certains détails qui nous turlupinent et qui ne concernent pas la police, mais la Sécurité Nationale.

— Oui, Colonel... Mais y'a-t-il des choses à savoir ?

— Oui, la caissette en bois contenait un manuscrit, des Louis d'or et une dague. Lucie Muller a ramassé le livre mais elle a laissé les pièces et la dague. Néanmoins, les gendarmes ont retrouvé deux pages tombées du bouquin.

Maillart m'avais remis à ce moment là le dossier avec plusieurs photos et photocopies couleurs.

En plus des photos des meubles et copies des rapports, figurait le double d'une page qui contenait deux lignes proprement écrites à la main :

*« Il existe des évènements, des lieux  
et des personnes que la mémoire préféra oublier.  
Il s'agit ici de raconter leur histoire... »*

Une deuxième photocopie de page était nettement plus longue. La calligraphie était appliquée et régulière.

*« L'homme qui a disparu, car il f'agit bien de cela, fe nommait Aloyfius Delorme. Il étoit apothicaire dans la rue des Dames, au port de Saint-Cérés. D'après les dire, il étoit dévoué à une feule caufe : permettre à Jeanne-Antoinette Poiffon d'accéder au plaifir. Jufqu'à préfent rien de bien palpitant, je vous l'accorde, mais quand vous faurez que Jeanne-Antoinette Poiffon étoit bien connue à Versailles sous le titre de Marquife de Pompadour, qu'elle étoit la favorite de notre « Bien Aimé » Louis XV et que fon goût prononcé pour la politique et les intrigues en ont fait la première conseillère du roi, vous comprendrez pourquoi cette nuit là, la difparition d'Aloyfius Delorme a empêché de dormir Monsieur Quefnay, médecin perfonnel de la Marquife mais aussi mon fupérieur depuis qu'administrer la police fécète de Madame étoit devenu fon privilège. Nous étions en fin d'année et l'hiver étoit particulièrement rude. »*

Le dossier contenait aussi deux jeux de photographies : les photos de Louis d'or et la dague. N'étant pas numismate, les pièces ne me parlèrent pas. Le rapport ne mettait rien en évidence les concernant. Par contre la dague m'intrigua. Elle mesurait environ vingt centimètres et sa lame n'avait pas de tranchant. Elle était ronde et fine comme un poinçon. La garde de l'arme formait un « s » tandis que son manche,

légèrement oblong, se terminait par un petit rubis en forme de larme. J'avais déjà vu ça, mais impossible de me souvenir.

Foutue amnésie !

La dague, comme le reste, était en parfait état.

— Bon ! lançai-je.

— Les archives de nos services remontent à plusieurs siècles. Certaines pièces ont été détruites pendant la révolution, hélas ! Mais d'autres ont survécu. Et leur contenu reste parfois mystérieux jusqu'à ce qu'un élément vienne débloquent la vérité et ce, par le plus grand des hasards. Ces deux pages sont les premiers éléments d'une clé.

— ...

— Nous avons plusieurs traces de ce Quesnay dont parlent les pages.

Il vivait à la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est en quelque sorte l'instigateur de nos propres services. Il avait à sa solde un certain nombre d'agents donc un certain Abélard d'Ys qu'il envoya en mission à Saint-Cérès en 1745. C'est à cette date que le Port de Saint-Cérès fut détruit. L'armée en place massacra les habitants qui avaient tenté une insurrection contre le gouverneur du Roi Louis XV. Il n'y eut que très peu de survivants et nous n'avons aucun récit de ce qu'il s'est réellement passé, aucun témoignage.

Les pages que nous avons en notre possession sont celles du Journal d'Abélard d'Ys. Quesnay en fait mention dans un de ses rapports. Et le Service veut savoir pourquoi Lucie Muller a tué deux gendarmes et amoché un troisième pour ce livre. Retrouvez-la impérativement ! Et moi, je veux le manuscrit d'Abélard d'Ys. Parfois, le présent prend toute sa signification dans le passé, souvenez-vous de ça !

Quelle ironie de dire ça à un amnésique...

2

## Le Journal d'Abélard d'Ys

*Il existe des événements, des lieux et des personnes que la mémoire préfère oublier. Il s'agit ici de raconter leur histoire...*

*Lundi 13 décembre*

*L'homme qui a disparu, car il s'agit bien de cela, se nommait Aloysius Delorme. Il était apothicaire dans la rue des Dames, au port de Saint-Cérès. D'après les dires, il était dévoué à une seule cause : permettre à Jeanne-Antoinette Poisson d'accéder au plaisir. Jusqu'à présent rien de bien palpitant, je vous l'accorde, mais quand vous saurez que Jeanne-Antoinette Poisson est bien connue à Versailles sous le titre de Marquise de Pompadour, qu'elle est la favorite de notre « Bien Aimé » Louis XV et que son goût prononcé pour la politique et les intrigues en ont fait la première conseillère du roi, vous comprendrez pourquoi cette nuit là, la disparition d'Aloysius Delorme a empêché de dormir Monsieur Quesnay, médecin personnel de la marquise mais aussi mon supérieur depuis qu'administrer la police secrète de Madame était devenu son privilège. Nous étions en fin d'année et l'hiver était particulièrement rude.*

*J'habitais alors à Paris, dans la ruelle Monceau. Je me souviens qu'elle était recouverte de neige et que cela avait provoqué une panique chez les artisans. Mon appartement se situait au deuxième étage du dernier immeuble.*

*Le messager dont le nom, si je l'ai su, a aujourd'hui quitté ma mémoire, cogna à ma porte à plusieurs reprises peu après deux heures du matin. Je vivais seul à cette époque et je fus contraint d'aller ouvrir moi-même. Il s'agissait d'un jeune homme. Il ne devait pas avoir plus de dix sept ans et dissimulait sous son manteau bleu des habits de laquais. Après s'être assuré de mon identité, il me tendit un papier cacheté de cire. Je reconnus les armes de Quesnay et je demandais au jeune homme si son commanditaire attendait une réponse. Il me répondit par la négative. Je remerciai le serviteur et attendis sans bouger quelques instant après avoir refermé la porte. Mon appartement était composé de trois pièces réparties dans la longueur : la porte d'entrée donnait sur le salon. Un bureau et une bibliothèque hérités de mes parents trônaient près de la fenêtre, non loin de la cheminée en pierre. J'aimais bien cette cheminée, elle avait la particularité de posséder une cache dans son fond. Je n'y aurais pas déposé une collection de livres mais l'espace était suffisamment grand et éloigné du feu pour y mettre une cassette et quelques papiers. A droite, une porte menait à la chambre à coucher dont un coffre à vêtements et un lit composaient le seul mobilier. A gauche se trouvait la cuisine. Les fenêtres, et c'était l'intérêt du lieu, donnaient toutes sur la ruelle.*

*M'emmitouflant dans ma robe de chambre je quittai l'entrée pour rejoindre la cheminée. Je posai la lettre sur le bureau et à l'aide du*

tisonnier, je ravivai le feu. Je jetai un œil dans la ruelle et regardai le laquais s'éloigner tandis qu'il neigeait à nouveau. Je ne le vis bientôt plus et me concentrai alors sur la missive. Je m'assis à mon bureau et décachetai le pli.

Je reconnus l'écriture méthodique de mon supérieur. Il m'intimait l'ordre de le rejoindre à l'endroit habituel dès les premières lueurs de l'aube. Je jetai le papier dans le feu et attendis qu'il finisse de se consumer pour me recoucher.

\*

\*\*

L'endroit habituel était la tombe de Louise Buisson dans le cimetière de Sainte Adèle, pas très loin de l'Université. Le lieu était souvent désert. Quesnay et moi avons pris l'habitude de nous y rencontrer quand la discrétion était de mise. Le froid qui nous saisissait nous faisait passer pour d'infâmes comploteurs. Aucun morceau de chair ne dépassait de nos redingotes et nos écharpes recouvraient jusqu'à nos oreilles et notre nez. Le tricorne rabattu sur nos yeux ne nous protégeait même plus. Il faisait si froid que Quesnay avait pris le risque de laisser son carrosse à l'entrée du cimetière pour avoir à marcher le moins possible. Moi-même, en venant, j'avais fait quelques haltes dans les tavernes pour me réchauffer.

« Abélard, enfin ! » lâcha mon supérieur en me faisant un signe avec sa canne.

— Bonjour Monsieur, ce n'est pas un temps propice à nos affaires, répondis-je en le saluant.

— Comme vous dites, mon ami, nous allons faire vite... Marchons, voulez-vous, avant que nous ne nous transformions en glace.

Monsieur Quesnay me prit le bras comme un vieillard l'aurait fait et m'invita sur le petit sentier qui traversait le cimetière. En été la promenade était agréable.

Les parterres étaient envahis de fleurs odorantes et multicolores où se débattaient une profusion d'abeilles. Parfois, on voyait un chat se doré au soleil et profiter ainsi de l'une de ses neuf vies.

Ce matin là, la neige recouvrait tout. Aucun chat et aucune abeille n'accompagnerait notre promenade. Nous entendions juste le bruit de nos souliers briser la neige vierge. Malgré le froid nous marchions lentement, esquissant parfois un regard vers les murs qui entouraient le cimetière et qui nous séparaient de la ville.

— *Abélard d'Ys ! D'Ys ? C'est un nom breton ou normand ? me questionna Quesnay.*

— *Je ne saurais dire, messire. Un peu des deux, sans doute.*

— *Connaissez-vous le port de Saint-Cérès ?*

— *Oui, c'est un ancien port militaire, dans le Cotentin. Il a été longtemps tenu par l'Anglais. C'est en partie de là que sont partis les colons, je crois.*

— *C'est aussi ici qu'habitait un homme important pour nous. Enfin, par nous, vous comprenez de qui je veux parler.*

— *Je comprends...*

— *Cet homme était un apothicaire. Son nom était Aloysius Delorme. Sa tâche était de concocter pour qui vous savez les potions qui rendaient le roi si... comment dire ?*

— *Royal ? osai-je, feignant d'ignorer la frigidité de la Marquise.*

— *Disons cela comme ça. Madame n'a jamais été portée sur la chose et le, enfin, l'hiver qui l'habite est tel qu'elle trouve dans les décoctions d'Aloysius Delorme de quoi lui réchauffer les entrailles et faire croire au roi qu'il est un étalon. Or je viens d'apprendre cette nuit qu'Aloysius Delorme a disparu.*

*Quesnay marqua une pose pour me laisser le temps de prendre conscience des implications et conséquences éventuelles. Avec Delorme dans leurs rangs, les détracteurs de la Marquise de Pompadour auraient eu tout le loisir d'en faire la risée de Paris, voire, si l'église s'en mêlait, de lui causer quelques soucis dans la mesure où les rebouteux n'ont pas la sympathie du Pape. En tous cas, ébruiter la frigidité de la Marquise aurait suffi pour ridiculiser le roi et ainsi faire le jeu du Parlement. Et il était hors de question que le roi perde le peu de crédit qu'il avait.*

*Je me tournai vers mon supérieur et approuvai de la tête. Signe que je comprenais les implications, les tenants et les aboutissants. Même si je n'accordais pas autant d'importance que lui à ce problème. Les pamphlets contre le roi et la Marquise étaient légions. Cette histoire, si elle était révélée n'aurait eu pour conséquence que la rédaction d'un ou deux opus de plus. Mais Quesnay, qui lisait très bien dans mes pensées, m'offrit une grimace et un haussement d'épaules qui signifiaient que la marquise n'admettrait plus d'offense et qu'il ne pouvait rien y faire. L'affaire était sérieuse à son sens, donc elle devait l'être au mien...*

*Nous marchâmes quelques instants sans mot dire. Laissant nos idées filer. Quesnay était perdu dans ses pensées. Sans doute, cette histoire avait ravivé en lui quelques souvenirs. Il fréquentait la*

*Marquise depuis fort longtemps, bien avant qu'elle ne rejoigne la cour. Son visage maigre reflétait la cinquantaine et contrairement à ce que son rang aurait souhaité, il ne portait jamais de perruque. Il gardait ses cheveux gris taillés court, encore un souvenir de son passé. Je savais qu'il avait été à la bataille de Metz avec le roi. Sans que je sache vraiment comment, c'est à cette époque qu'il gagna sa canne. J'imaginai qu'il avait reçu une blessure en sauvant un soldat ou en commettant quelques actions héroïques qui lui avaient valu la confiance du souverain, et plus tard de sa favorite. Ou l'inverse. Quesnay fréquentait les hautes sphères de l'état mais n'avait pas perdu le sens du peuple. Il était à la fois dans le ciel et sur la terre. Et ce n'était pas tant pour se préserver d'une chute que pour s'assurer d'un meilleur vol. C'était un drôle d'oiseau. Il disait souvent que tout partait de la base. L'arbre, la montagne, l'homme, toute chose montait vers le ciel, du bas vers le haut. Aussi il ne fallait pas être surpris si les problèmes suivaient le même chemin. Et il concluait généralement en affirmant que la base était à l'origine de tout. Ce qui était, en y réfléchissant, d'une logique affligeante. Pour lui, il suffisait de surveiller le peuple pour se prémunir de tout problème.*

*« Ce qui nous importe, voyez-vous, ce n'est pas vraiment le sort de l'apothicaire. » reprit-il.*

*— Ce que nous souhaitons, c'est que le peuple ne connaisse pas le petit secret... affirma-t-il en me faisant pivoter vers lui pour pouvoir me regarder droit dans les yeux. Je vous demande donc de vous assurer que tous cela est bien protégé et, dans le cas où les intentions de tout un chacun ne nous siéaient pas... Faites le nécessaire. Vous m'entendez ?*

*— J'entends bien, confirmai-je.*

*— Je ne tiens pas à voir la Marquise me tendre un de ces opus en me demandant des explications. D'autant plus que l'hiver a des conséquences. Le peuple crie famine, les bandits de grands chemins se reproduisent comme des rats. Il ne faut qu'une étincelle pour que Paris prenne feu donc tâchons d'éviter les esclandres.*

*— Bien sûr... affirmai-je en me frottant les épaules tant le froid était vif.*

*Nous poursuivîmes notre chemin le long du sentier qui traversait le cimetière. Je ne connaissais pas son histoire mais j'avais toujours aimé l'endroit. Je savais juste qu'il avait été construit sur une petite butte près d'une chapelle aujourd'hui détruite. On n'en apercevait plus que quelques murs épars. Quesnay et moi avions découvert ce lieu après une enquête minutieuse à propos de quelques conspirateurs. Les*

*comploteurs se réunissaient dans les ruines de la chapelle. La crypte était alors encore accessible. A la suite de cette histoire, l'entrée en avait été murée. Chaque fois que l'urgence se faisait sentir, Quesnay me donnait rendez-vous là. L'endroit était discret, calme et retiré. De hauts murs de pierres nous protégeaient de la rue. Il ne possédait qu'une seule entrée facile à surveiller (je ne doutais pas que Quesnay y ait posté quelques hommes pour assurer sa protection) et les tombes étaient assez hautes pour que l'on puisse se cacher ou, en tous cas, y discuter tranquillement. Mais l'affaire n'était pas si importante et je doutais que le Parlement lance ses espions sur nos traces, voire, je doutais encore plus qu'il y soit mêlé en quoi que ce soit.*

*J'étais bel et bien convaincu que nous étions, Quesnay et moi, le jouet d'un caprice de la favorite du roi. Tout comme le flocon roulant dans la neige devient une boule, puis un énorme bonhomme, l'angoisse de la Marquise avait suivi le même chemin. Quesnay faisait la boule et moi l'énorme bonhomme. Le rôle ne me plaisait que peu d'autant qu'il m'avait fait lever à l'aurore en plein hiver. Mais ce n'était pas la première fois que cela se produisait. L'impatience de la Marquise atteignait des sommets. Aussi, dès qu'elle avait une idée en tête, il lui fallait la concrétiser tout de suite. Je suis convaincu que dans son esprit l'avenir de la France, du roi et le sien étaient déjà scellés. Et je pense, à son crédit, que l'avenir de la France passait avant le sien et celui du roi. Par contre, elle aimait le pouvoir et l'idée de perdre la face ou le contrôle du roi par la faute d'un apothicaire devait lui ombrager les humeurs. J'imaginai qu'elle avait dû affoler ce pauvre Quesnay qui n'avait trouvé alors d'autre moyen que de transposer cet affolement sur une autre personne. C'est à dire moi. C'est le principe de la hiérarchie : un vaste escalier d'humeurs certes passagères mais qui n'en font pas moins trembler les fondations d'une nation.*

*« Comment la Marquise a-t-elle été informée de cette... disparition ? » demandai-je en hésitant sur le terme disparition.*

*— Le coursier qui était chargé de lui rapporter ses potions lui a annoncé la nouvelle.*

*— Comment se nomme cet homme ? Où puis-je le trouver ?*

*— Il ne vous dira rien de plus mais il se nomme Losko. Il loge sur la route de Versailles, au Relais du Tranchant.*

*— Losko ?*

*— C'est un ancien soldat... Je me porte garant de sa loyauté, affirma Quesnay avec un large sourire qui en disait beaucoup.*

*Losko était un homme de main de Quesnay. Encore un ancien malfrat gagné à la cause de la Marquise. Je savais que Quesnay recrutait ses hommes de mains dans les pires bauges et cela m'avait*

*toujours inquiété. Jusqu'au jour où j'avais rencontré Norbert Kronfeld qui était devenu mon acolyte. Quesnay avait recruté Norbert au bain. Il était Hollandais et avait été fait prisonnier lors de la bataille de Dettingen, il y a six ans. La mère de Norbert était Française et son père Hollandais. Il avait rejoint l'armée hollandaise mais vendait les renseignements qu'il trouvait aux généraux français. A Dettingen, il s'était retrouvé entre deux feux. D'un côté les Français voyaient en lui un Hollandais et de l'autre, les Hollandais voyaient en lui un espion français.*

*Lorsque nos soldats avaient fui la bataille, il avait fui en même tant qu'eux. Mais il n'en restait pas moins qu'il avait dû rendre des comptes à au moins l'un des deux camps.*

*Et expliquer à un officier qui vient de subir une défaite qu'on était un espion n'est pas chose évidente. Dans tous les cas, il s'était retrouvé au bain dans l'attente d'un jugement jusqu'à ce que Quesnay le sorte de là (j'avais cru comprendre que lui-même n'était pas étranger à ces affaires d'espionnage entre la France et la Hollande.) J'avais donc rencontré Norbert Kronfeld voici presque deux ans, à une époque où j'avais besoin d'un homme de main peu scrupuleux comprenant l'Autrichien. Losko devait être le même genre de gars. Loyal envers ceux qui les aident. C'était plutôt curieux de la part de personnes capables de trahir des nations. Je croyais en fait qu'ils ne comprenaient que l'individualisme. Ils étaient dépassés dès lors que plusieurs personnes étaient impliquées dans un raisonnement.*

*Ce sont des hommes d'action, pas des diplomates ou des stratèges. Ce qui ne veut nullement dire qu'ils sont dénués de matière grise.*

*Ils sont capables de grandes adaptations. D'un autre côté, il est plus facile de s'habituer à la soie qu'à la boue d'où ils viennent.*

*«Je vais aller voir ce Losko ». poursuivis-je. Il me fallait des détails.*

*— Faites donc Abélard, faites.*

*— Je vais le retrouver votre Aloysius Delorme, tentai-je d'un air rassurant.*

*— Faites ce qu'il faut pour rassurer la Marquise, me dit-il en souriant.*

A force de jouer dans la cours des secrets, on prend des habitudes. Il était évident que Maillart me cachait des choses mais c'était comme ça que ça se passait. Il y a une personne pour poser le fusil à un endroit. Une autre personne pour poser la balle à un autre endroit. Une troisième personne prend le fusil et la balle et dépose le tout sur un toit. Une quatrième personne monte à son tour sur le toit, sort le fusil de son étui et tire sur un président. Et c'est une cinquième personne qui porte le chapeau. Oui, c'était comme ça que ça se passait... Une multitude de petites actions ridicules qui prises dans leur ensemble forment une gigantesque machine.

L'agression de Gabrielle Langevin avait eu lieu il y a six mois et on me mettait sur l'affaire à peine maintenant.

Ça sentait encore le plan foireux.

J'étais surpris qu'elle ne loge pas à la caserne et qu'elle se soit si vite remise sur pied. J'étais personnellement vraiment intrigué. Le fait qu'elle soit en vie tenait du miracle et il me tardait de rencontrer quelqu'un qui avait survécu à une balle dans la tête. Depuis Fontainebleau, je me voyais des points communs avec tous les miraculés.

Son absence à la gare me décevait considérablement.

Je rangeai le dossier que Maillart m'avait confié.

Je sonnai à l'interphone de son domicile. Pas de réponse. Je renouvelai mon geste sans succès. Un bistrot faisait l'angle entre le Terreau et la rue Arthur Robert. Je m'y installai. Elle ne tarderait pas à arriver. Nous avions dû nous croiser...

La soirée s'annonçait fraîche. Ca allait faire du bien. Une légère brise agitait les arbres. Les touristes arpentaient les rues piétonnes afin de retrouver leur hôtel, leur chambre... Il allait bientôt faire nuit et Gabrielle Langevin n'avait toujours pas donné signe de vie.

Signe de vie...

L'intuition c'est le nom qu'on donne à ce picotement qui surgit à la base du cou. C'est de l'ordre du ressentir et plus de la raison. Dans ces moments là, on frise le dialogue divin. Mon intuition me disait qu'il s'était passé quelque chose. Je téléphonai à la gendarmerie et demandai à lui parler. On me répondit qu'elle était en congé. Absente pour une durée indéterminée. Très bien, je me doutais qu'il n'allait pas me donner de détail. Je me levai et m'enfonçai dans la vieille ville. J'arpenai les ruelles, me familiarisant avec elle. J'écoutais les mères qui appelaient leur progéniture, je contemplais le linge pendu aux fenêtres. Mes pas me firent sortir de la ville. En un rien de temps, je me

retrouvai sur le périphérique. Je le longeai et quelques mètres plus bas, je me trouvai à la porte Guilhempière. Je l'empruntai et remontai vers la vieille ville. La rue en pente était dallée et large. A gauche, un armurier faisait un angle. A droite, une boulangerie, un restaurant et un hôtel se partageaient le trottoir. J'ouvris la porte de l'hôtel et demandai une chambre. Les murs étaient recouverts de velours rouge, ça sentait le moisi et la poussière. Il ne manquait plus que le bruit sourd des pales d'un ventilateur fixé au plafond pour que je me crû de retour en Afrique. Je montai dans ma chambre sans un bruit. J'ouvris ma valise et en sortis des fringues propres, mon matériel et mon Sig Sauer 9mm. Je pris une douche et me changeai. La chambre était composée d'un lit et d'une armoire. Je sortis mon attirail de surveillance, outil indispensable du parfait espion, et fixai une caméra miniature de la taille d'une punaise en haut de l'armoire. Charité bien ordonnée commence par soi même. J'allumai caméra et modem et vérifiai que je captais bien le tout sur mon mobile. Je mis le reste de mon matériel dans mon sac à dos et le mis sur mon épaule. Un dernier regard dans la glace, chemisette de vacances, pantacourt et tennis sans chaussette. J'avais la tête du parfait touriste. Je glissai mon Sig dans ma ceinture, sous ma chemise et sortis. La rue Guilhempière menait à la place de la mairie. A cette époque de l'année, les rues étaient bondées. Les festivals pullulaient et la place accueillait les terrasses de tous les bistrotis voisins. Il y avait du monde partout. Je rejoignis la rue Arthur Robert. Et faisant comme si j'étais un habitué, je sortis mon rossignol de son étui et forçai la porte de l'immeuble. Un petit couloir menait à un escalier. Une boîte aux lettres commune était incrustée dans la porte. J'en volai le courrier que j'enfournai dans mon sac. Il y avait quatre étages. Seul le premier et le dernier ne portaient pas de nom sur la porte. Je fis chanter mon rossignol à nouveau et pénétrai dans le premier appartement du 8, rue Arthur Robert. Mon intuition avait vu juste, j'étais chez Langevin . Un studio. Une pièce de vingt mètres carrés composée d'un lit, d'une commode où reposait une télé, d'une table et d'une armoire. Ma chambre d'hôtel était plus grande. Une petite pièce servait de toilettes et de salle de bain. Il y avait même des barreaux à une des deux fenêtres. Elles donnaient sur une ruelle qui rejoignait le Terreau et la rue Guilhempière. L'armoire contenait quelques fringues suspendues dont un uniforme de gendarme. La commode était pleine de vêtements. A côté de la fenêtre, un placard que je n'avais pas vu était incrusté dans le mur. En me tournant, je découvris la cuisine... Elle était minuscule et tenait dans l'entrée. La salle de bain avait tous les ingrédients d'une salle de bain féminine. Lotion de toilette, parfum, maquillage. Le parfait nécessaire à « attrape couillons » trônait dans ce temple de la féminité. Une seule brosse à dent, un dentifrice bon marché... Du linge sale mais pas de lave linge. La vie de Gabrielle Langevin sentait le drame affectif. Je me serais cru

chez moi. Je souriais bêtement, et dans le tiroir de la table de chevet je découvris un revolver Cobra. J'adore cette arme. Elle tient bien dans la main, légère, puissante, c'est une véritable arme de femme (ou de cheville). Je laissai l'arme où elle était pour fouiller la poubelle où je trouvai des horaires de trains, un reçu de colis envoyé par «Messagerie», une lettre d'amour écrite par un certain Max. Le gars s'excusait de s'être si mal conduit... La Messagerie ?

Qu'est ce que c'était que ce truc ?

Et Max, t'étais qui toi ?

Je regardai le courrier : relevé de compte, facture de téléphone mobile. Je me promis de tout remettre dans la boîte... un jour. Je sortis du matériel de mon sac et grimpai sur la commode. Je fixai une petite caméra sur la tringle. Je vérifiai qu'elle ne risquait pas de tomber en ouvrant le rideau et la connectai à mon mobile. Je passai sur le canal de l'hôtel et m'assurai que rien ne bougeait dans ma chambre. Tout fonctionnait à merveille. Je remis les meubles en places et posai un micro dans l'encadrement de la porte de la salle de bain. La position était stratégique. J'avais maintenant des yeux et des oreilles dans la pièce. Aussi curieux que cela puisse être, il n'y avait pas de téléphone. M'assurant que tout était en place, je refermai la porte derrière moi et sortis de l'immeuble.

Je rentrais à l'hôtel.

\*

\*\*

Il y a des centaines de façons pour concevoir une enquête et obtenir un renseignement. Certains préféreront le contact humain. Ces flics qui sonnent aux portes et interrogent les voisins. L'enquête de proximité est une étape nécessaire. Sans doute aiment-ils accumuler les éléments, petit à petit, comme de minuscules pièces d'un puzzle qui prend consistance devant leurs yeux excités. Puis, il y a ceux qui privilégient l'action. Je me souviens de ce gars qui cherchait sa femme. Il la soupçonnait d'avoir un amant et parcourait les rues de Paris dans l'espoir de la surprendre. Croyez-vous qu'il lui aurait posé la question afin de régler le problème ? Non, il aimait trop se faire du mal. Imaginer sa femme dans les bras d'un autre lui donnait salement l'impression de vivre. Alors il sortait tous les soirs où sa femme se rendait à son club de bridge. Il se tapait des putes, visitait les caves échangistes et les clubs privés. Jusqu'au jour où c'est sa femme qui lui est tombée dessus. Elle avait un flingue à la main. Elle ne le lâcha qu'après lui avoir fait sauter le service trois pièces. L'imagination est notre pire ennemie quand elle s'associe avec l'interprétation.

Interpréter un fait et se gourer revient à se tirer une balle dans le pied. L'enquête n'avance plus.

Là, j'avais encore mal à l'intuition. J'avais le sentiment d'être manipulé. Un satellite peut observer le moindre mouvement d'une pute à San Diego, quatre paras pas trop cons peuvent provoquer un coup d'état en Afrique quand la moitié de la planète écoute l'autre moitié dans la plus totale illégalité. Qu'est ce que je foutais là ? Maillart m'avait envoyé dans un placard donc je comprenais mon manque de moyens. Mais j'avais perdu mes objectifs de vue. Une gendarmette disparue, un bouquin volé par une psychopathe en tailleur chanel. Qu'est ce que c'était que ce bordel ?

Je m'allongeai sur mon lit et branchai mon ordinateur portable. Je me connectai à mon mobile et après deux petits réglages, j'avais le studio de Langevin sur mon écran. J'adore la vision nocturne des caméras. Elle pose l'ambiance.

J'incrustai dans l'écran vidéo une connexion au réseau. RG me voilà... un mot de passe et c'est tout un monde d'infos qui vous ouvre ses portes. J'attrapai la facture de téléphone mobile et rentrai le numéro sur mon ordinateur. Encore un mot de passe... Rubrique téléphone... J'y étais. Elle avait passé son dernier coup de fil hier soir à 19h27, veille de mon arrivée. Je notai le numéro de son correspondant et le rentrai dans la base de données. Paul de Vie. Le gars habitait Manosque. Place Marcel Pagnol. Il était inconnu du service. Je téléchargai la liste complète des appels et vérifiai les identités de tous ses interlocuteurs. Oui, c'est une violation de la vie privée. Mais qu'est ce que j'en avais à foutre... Je rentrai ensuite son numéro de compte bancaire et regardai ses derniers prélèvements. Deux mille euros avaient été retirés au guichet de la Marseillaise de Crédit hier. Je me déconnectai du réseau. Tout était calme chez Langevin. Je décrochai le combiné de l'hôtel et composai son numéro de portable. Je tombai sur sa messagerie. « Je ne suis pas là, bla bla bla, bip sonore ».

— Ma chérie, j'attends de tes nouvelles, je suis bien arrivé et je t'embrasse... On se rappelle... lançai-je au répondeur...

J'éteignis mon portable et empochai mon téléphone mobile après avoir placé l'écouteur miniature dans mon oreille. J'avais toujours un oeil et une oreille chez ma gendarmette. Je sortis de l'hôtel et entrai dans le restaurant voisin...

Une pizzeria qui avait opté pour la qualité. Le genre sympa dont les pizzas sont les meilleures du monde. J'en aurais commandé des camions.

« C'est quoi la messagerie ? » demandai-je à la serveuse en me souvenant du reçu retrouvé dans la poubelle de Langevin .

— Ho ! C'est le service de courrier de la Halte Routière, me débita-t-elle d'une traite avec un accent ma foi très chantant.

— ha ouais, une diligence quoi...

Elle se força à rire. Il ne faut pas froisser le client. A ses yeux j'étais le parfait touriste imbu de lui-même qui s'extasie devant l'aspect primitif de la vie des autres. Un parfait connard dont l'ego démesuré daigne, les veilles de 15 août, regarder par-dessus son nombril pour s'apercevoir que non, il ne vit pas seul sur terre. D'autres manants partagent son air... Mais comme il est bon de se pencher sur leur misérable existence, lui l'égal d'un dieu... J'allais pas la décevoir et jouais le rôle qu'elle m'attribuait.

« Et elle dessert quoi cette gare de bus ? » demandai-je à nouveau...

— Digne, Sisteron, Briançon, Gap...

Je la remerciai chaleureusement comme tout bon être supposé supérieur sait le faire... avec dédain.

Je jetai un oeil chez Langevin... Rien n'avait bougé. Si quelqu'un était venu, il n'avait rien touché et avait été parfaitement silencieux. Je sortis mon plan et repérai la gare routière et la place Marcel Pagnol. La place était à deux pas. Tout dans Manosque était à deux pas. Je payai et sortis. Je remontai la rue Guilhempière et longeai la Place de la Mairie. Un saxophoniste soufflait dans son instrument devant une foule qui l'ignorait. Certains, pour qu'il se taise sans doute, lui donnèrent quelques euros lorsqu'il passa de table en table. Je remontai vers la porte Soubeyran. Les maisons vétustes se resserraient par endroit et formaient comme un couloir sombre. J'arrivai sur une petite place où deux restaurants se battaient la terrasse. Je continuai dans une ruelle moyen-âgeuse où les commerces se transformaient en échoppes pour déboucher, enfin, sur la place. Chaque place comporte son lot de restaurants et de cafés. La place Marcel Pagnol était le champ de bataille de pas moins de trois restaurants et d'un café. Je pris une table sur la terrasse de ce dernier, à côté d'une hideuse et bruyante fontaine. Je me plaçai de façon à voir l'immeuble où habitait Paul de Vie. C'était un immeuble récent, certainement refait à neuf si j'en jugeais par les immeubles voisins. Trois étages, de la lumière filtrait à travers les volets du premier. Les deux autres étaient dans la pénombre. De la musique électronique s'engouffrait sur la place. Le cafetier avait branché sa sono et les décibels prenaient la ville d'assaut. Ca attirait la jeunesse et ça faisait chier les vieux.

La lumière s'éteignit au premier. Puis s'alluma celle au-dessus de la porte d'entrée. Le couloir des parties communes... La massive porte

d'entrée s'ouvrit et laissa sortir un gaillard de près de deux mètres. Il était énorme façon catcheur viking. Sa tignasse était brune et sa barbe fournie. Il portait un pantalon de flanelle blanche. Une chemisette légère de la même couleur n'arrivait pas à cacher tous ses muscles. Il souriait et salua d'un signe de main le patron du restaurant d'en face. Il s'éloigna vers la rue des Marchands en direction de la mairie. Je me levai et me dirigeai vers le patron du restaurant.

« Excusez-moi mais c'est Hulk Hogan ? » jouai-je les idiots.

— Vous pourriez m'avoir un autographe ? souris-je ?

— Qui ça ? débarqua le patron.

— Hulk Hogan, le catcheur ! C'est lui, hein ?

— Un catcheur ? Il rigola...

— Allez... Soyez sympa...

— Le Père de Vie est le prêtre de Notre Dame de Romigier. Il est franchement loin du catch...

— Un curé ?

— Hé oui... Mais c'est vrai que s'il avait choisi le sport...

— Qu'est ce qu'il ressemble à Hulk... C'est fou ça...

— Je sais pas...

— Si je vous jure... Et elle est où l'église Notre Dame ?

— Sur la place de la Mairie.

— Ah oui, mais il y a deux églises à 50 mètres d'intervalle à Manosque ?

— Exact, Saint Sauveur et Romigier... ça date d'il y a des siècles... Du temps des Sarrasins... La ville a été détruite puis reconstruite...

— Intéressant... désolé de vous avoir embêté...

Je quittai mon restaurateur.

*Je quittai Quesnay aux alentours de neuf heures. Malgré le froid, Paris avait repris vie et j'en profitai pour m'aventurer le long de la Seine. Le fleuve charriait encore les cadavres tués les jours précédents par les éclaireurs anglais ou les bandits de grand chemin qui*

*encombraient les routes. L'insécurité de la région poussait les démunis à rejoindre la capitale. Tous s'entassaient près des ponts, le long du fleuve. C'était le seul endroit où ils étaient tolérés, en dehors de la Bastille. Les riches ne les voyaient pas et les autres affichaient le visage de l'ignorance. Tout le monde s'y retrouvait même la police qui n'avait aucune envie de les arrêter tous. On y trouvait des mercenaires, des soldats déserteurs fuyant les combats contre les Anglais, les Hollandais, les Autrichiens selon l'année. Et depuis la réforme fiscale de Marly, le nombre de pauvres allait encore doubler. Tout vient de la base, affirmait Quesnay. La base, je l'avais devant les yeux et elle faisait pitié à voir. Des enfants grelottant de fièvre accrochés au giron de leur mère en attendant de mourir de faim ou de froid. Des femmes vendant leur corps ou celui de leurs enfants pour pouvoir manger. Des anciens colons revenus des Amériques où ils avaient tout perdu, des esclaves libérés, des hommes libres, esclaves de la rue...*

*Un ramassis de crève la faim, des assassins en puissances, des miséreux voilà ceux qui composaient la base si importante aux yeux de Quesnay. La moitié de la population crevait de faim et moi, j'allais retrouver mon acolyte pour enquêter de toute urgence sur la disparition du rebouteux de la Marquise de Pompadour, favorite du roi Louis XV. Sans quoi, vexé de n'avoir pu satisfaire sa Dame à coup de boutoir, le roi aurait pu très bien déclarer une guerre à je ne sais quel ancien allié, afin de satisfaire son humeur à coup de canons. Ce qui, somme toute, n'est pas non plus favorable au peuple. Donc quelque part, de mon enquête dépendait l'avenir de la France et pourquoi pas, la vie de dizaines de milliers de personnes.*

\*

\*\*

*Perdu dans mes pensées, je rejoignis l'auberge où Norbert Kronfeld avait élu domicile. C'était une maison sale composée de deux étages et d'un sous-sol. Je descendis les quelques marches qui me séparaient de la porte en bois et l'ouvris en retenant ma respiration. Une odeur de graisse brûlée, mêlée à la vinasse et aux déjections, m'agressait la gorge. J'avais toutes les peines du monde à ne pas défaillir. Je calai mon écharpe au plus proche de mes narines espérant que le filtre occasionnel serait suffisant. J'entrai dans une grande salle mal éclairée par une grande cheminée où grillait tranquillement un cochon. L'âtre occupait tout le sous-sol. Le plafond en pierre était maintenu par de nombreuses colonnes autour desquelles étaient disposées des tables en bois, des bancs et des tabourets. Sur le mur*

droit se trouvait la cheminée. A gauche quatre tonneaux maintenaient une planche en bois qui servait de comptoir. Le sol en terre battue servait de lit de fortune à des coupe-jarrets, des prostitués en mal de clients. Malgré mon écharpe remontée sur mon nez, les odeurs d'urine commençaient à atteindre mes narines. J'enjambai plusieurs corps inanimés et rejoignis des escaliers en bois plaqués contre le mur du fond. J'évitai le couple dormant à demi nu sur les marches et grimpai rapidement jusqu'aux chambres.

Un brasero éclairait un couloir et l'escalier qui continuait à monter. Je laissai le couloir derrière moi et montai au premier. Le premier était réservé aux clients irréguliers de l'auberge et aux prostituées. Le second était réservé aux réguliers. Norbert Kronfeld faisait partie de cette seconde catégorie.

La première fois que je suis venu, les circonstances étaient identiques. Un travail urgent, et une bonne humeur (très passagère croyez-moi) m'avaient décidé à jouer un tour à Norbert. Sans trop de bruit j'avais rejoins l'étage et je m'étais précipité dans sa chambre en hurlant « debout l'ami ! » Sans que j'eusse compris ce qu'il m'arrivait, je m'étais retrouvé le ventre sur le sol, un bras dans le dos, un pistolet sur la nuque et tout le poids de l'haleine fétide de mon alcoolique acolyte qui me susurrant des mots si doux que la morale réprouverait que j'en retranscrive le quart ici.

Autant dire que depuis, je me contente de frapper à sa porte et j'attends patiemment qu'il vienne m'ouvrir.

Je n'attendis pas longtemps cette fois-ci. Norbert était déjà habillé, près à sortir. Il était petit et trapu. Son visage était une abomination. Plusieurs nuits à la belle étoile n'avaient pas arrangé sa nécrose faciale. Sa tête boursouflée, son oreille droite arrachée, son nez brisé et son crâne chauve par endroit associé à sa voix nasillarde n'inspiraient pas confiance. Des brûlures qu'il s'était infligées lui-même pour faire disparaître quelques tatouages, souvenirs du bain et des galères, lui couvraient le faciès et le corps, du front jusqu'à l'épaule droite. Quand il marchait dans la rue, les enfants pleuraient de trouille ou lui jetaient des pierres. Une écharpe noire lui recouvrait le cou. Pas tant pour sa chaleur que pour dissimuler une cicatrice qui lui traversait la gorge dans la largeur. Peu de gens peuvent se vanter d'avoir survécu à une gorge tranchée. Il portait une redingote sombre sur laquelle il avait enfilé un caban sans manche qui dissimulait un baudrier d'où pendaient quatre pistolets et une giberne. Je savais qu'il glissait aussi des couteaux de lancer dans ses manches et des poignards dans plusieurs étuis attachés dans son dos et dans ses chaussures. Une besace, des sacs, tout et n'importe quoi pendaient sur son côté gauche. Il ajusta ses bottes épaisses sur ses culottes de velours sombres et me fit une grimace que je traduisis comme étant un

*sourire de bienvenue. Il ficha un tricorne usé sur sa tête, se pelotonna dans son caban et me conduisit dehors.*

*Le froid m'assaillit à nouveau. Mais je préférais cela aux odeurs de l'auberge. Norbert grimaça et regretta l'âtre qu'il venait de quitter.*

*« Vous n'avez pas froid avec vos souliers ? » me demanda-t-il?*

*— Je suis frigorifié, Norbert ! Mais la Marquise a besoin de nous... répondis-je, avec l'accent du chevalier qui va au devant du danger pour une juste cause. Norbert ne répondit rien. Il me précéda juste dans l'arrière cour de l'auberge.*

*La bâtisse faisait un angle. Une partie de l'édifice servait aux clients, l'autre partie aux bêtes desdits clients. Mon cheval et celui de Norbert y logeaient depuis plusieurs semaines. J'avais pris l'habitude de laisser dans l'écurie une partie de mes affaires, dont ma tenue de voyages, un justaucorps serré à la taille. Je revêtis mon manteau à col double en cuir et je boutonnai un housseau à entonnoir par-dessus mes souliers. Norbert me tendit mon fusil et mon pistolet que j'attachai à mes fontes. Je vérifiai l'état de mon sabre à lame droite et l'attachai à mon baudrier. Je liai ma giberne à ma ceinture après en avoir vérifié son contenu. Cela peut paraître surprenant de laisser du matériel militaire dans une écurie, près de son cheval, mais cette ruse me vient de Norbert. A force d'être pourchassé, il avait pris l'habitude d'avoir des caches un peu partout, dans chaque ville de France et de Hollande. Cela lui permettait d'avoir toujours de quoi se retourner. Être dépouillé n'avait pas la même signification quand vous savez qu'à quelques jours de marche vous trouverez de quoi vous armer, vous nourrir et l'argent nécessaire pour satisfaire vos besoins. Pour ma part, j'avais limité mes caches à Paris. J'y possédais trois chevaux, sept fusils, une douzaine de pistolets et plus d'une centaine de Louis d'or. Cela sans compter les tenues vestimentaires et le petit matériel.*

*« Où on va, messire ? » grinça Norbert en escaladant son cheval.*

*Norbert était un piètre cavalier mais un excellent tireur. Il était une force de la nature dont le simple fait de ne plus toucher terre réduisait les forces à néant. Nous étions complémentaires car j'étais un excellent cavalier mais un piètre tireur. Quoiqu'au fusil cela pouvait encore se discuter mais au pistolet je reconnais qu'il n'était pas dans mon intérêt de provoquer un quelconque duel. Mon arme, c'était Norbert Kronfeld.*

*— Nous nous rendons chez ton ami Tranchant, murmurai-je en mettant l'index devant ma bouche pour signifier que je lui expliquerais tout en un lieu plus propice.*

*Norbert me répondit par une moue et un clin d'œil complice qui aurait fait fuir une prostituée. Chose qui avait déjà dû se produire...*

*Nous quittâmes l'écurie et traversâmes Paris tranquillement, sans un mot. La neige tombait encore et cela promettait un voyage des plus pénibles. Je décidai d'accélérer l'allure à plusieurs reprises. Norbert suivait sans rien dire.*

*Vers midi, nous avons quitté Paris et nous nous installâmes dans un pré enneigé, non loin d'une petite rivière gelée bordée d'arbres. Nous mangeâmes un morceau et laissâmes nos chevaux se reposer. J'en profitai pour expliquer notre démarche à mon acolyte.*

*« Elle est frigide la Marquise ? » s'étonna Norbert. Mince, jamais j'aurais cru.*

*— Et c'est pourquoi la discrétion est de mise, ajoutai-je, après lui avoir révélé le peu que je savais.*

*— Ouais, enfin, il y a des ragots pires sur le roi et la favorite. Lança-t-il en haussant les épaules. Je trouve que c'est faire bien des ronds dans l'eau, Maître Abélard...*

*— Je suis d'accord. Entre-nous, je pense que l'apothicaire était dans bien des secrets. Parce que si la favorite utilisait des potions pour elle, imagine ce qu'elle aurait pu faire boire aux autres.*

*— Ouaip. Et si Quesnay a dit que dans le doute, on crève l'apothicaire et on réfléchit après, c'est qu'on ne vous a pas tout dit, songea-il à voix haute.*

*— Nous allons donc faire plusieurs choses. La première étant d'en savoir plus sur cette disparition qui n'en est peut-être pas une. Et la seconde, essayer de savoir s'il n'y a pas un complot derrière tout cela.*

*— Dans le cas d'un complot, demanda-t-il avec une grimace de plaisir, on fait quoi ?*

*— Nous sommes en charge de la sécurité de la Marquise... Tu t'occupes des comploteurs et je me charge des louanges, répondis-je en lui rendant sa grimace.*

*Nous nous remîmes en route environ une heure plus tard. Il n'avait pas cessé de neiger et j'espérais arriver au relais du Tranchant avant la tombée de la nuit. Le Tranchant était une vieille connaissance de Norbert. Rencontré aux galères, il avait insisté auprès de Quesnay pour qu'il le fasse libérer et y était parvenu. Tranchant portait ce nom depuis l'époque où il était postillon. Il conduisait l'attelage du baron de la Louivre. Un soir, il s'enivra tandis que le baron visitait une de ses nombreuses maîtresses. Totalement ivre, il ne vit pas arriver à l'improviste le mari de cette dernière. Bien entendu, un scandale éclata et cela se termina par un duel à l'épée improvisé dans le parc de la dame, entre le baron et le mari cocu. En fort mauvaise posture, le*

*baron allait passer de vie à trépas s'il n'avait pas été sauvé in extremis par son postillon. Tranchant agrippa le mari cocu à pleine main, le souleva et sans haine, lui fracassa le crâne contre une fontaine. Il agrippa une serpette que le jardinier avait maladroitement oubliée là et trancha la tête du cocu. Tranchant fut arrêté et il fut condamné aux galères où il rencontra Norbert et fut affublé de ce surnom. Malgré tout, le Baron de la Louivre était un homme d'honneur car son intervention au procès permit à Tranchant d'éviter la mort. Et il demeure encore aujourd'hui un allié de poids. Dès que Quesnay l'eut fait libérer, il ouvrit aux frais de la Marquise un relais sur la route de Versailles. Quesnay connaissait dès lors les allées et venues de tous ceux qui empruntaient cette route. Il avait en Tranchant un parfait espion loyal et fidèle.*

*Le relais du Tranchant était une bâtisse rectangulaire munie d'une tour carrée de deux étages. Un mur d'environ trois mètres formait une cour intérieure dans laquelle deux attelages attendaient en compagnie des poules. Une grange était accolée au mur droit et pouvait accueillir, au besoin, les chevaux des voyageurs. Plusieurs chiens en liberté se promenaient dans la cour en attendant qu'un voyageur s'approche de trop près. Ils étaient sortis en même temps que Tranchant qui les rappela tandis que nous rentrions.*

*Tranchant vint nous accueillir à l'entrée. Il ressemblait à un ours mal léché. Il empoigna Norbert à peine descendu de cheval et le serra contre lui en faisant des petits bonds. Il me salua à mon tour, un peu plus distant, chose qui me convenait fort bien. Il s'essuya les mains sur son tablier de cuir et les passa dans ses cheveux gras avec un grand sourire. L'empoignant par le bras, il attira Norbert vers le comptoir et y déposa trois pots en grès qu'il remplit de vin.*

*« Alors ? Les nouvelles ? Comment vont La Mouette, Rapace, Goéland ? » questionna-t-il en trinquant avec Norbert.*

*— Ils sont partis pour les Colonies il y a plusieurs semaine, répondit Norbert en remplissant à nouveau son godet qu'il venait de vider.*

*— Ils vont nous revenir riches ! Les veinards...*

*— Ca m'étonnerait. Ils ne vont pas revenir du tout. S'ils ne sont pas bouffés par les Sauvages, c'est les Anglais qui les croqueront, ironisa Norbert.*

*— On cherche un certain Losko, les interrompis-je, où est-il ?*

*— Allez voir le manteau bleu qui lance des couteaux, me répondit Tranchant en pointant le menton vers un grand gaillard.*

*Je laissai mes comparses à leurs retrouvailles et me dirigeai vers l'inconnu. Il était grand, blond et avait un visage plutôt avenant. Il rigolait avec deux soldats dans des uniformes blancs et pourpres flamboyants neufs et semblait faire le beau pour obtenir les faveurs d'une jeune voyageuse à qui devait appartenir l'un des attelages dehors. La jeune fille portait une robe de couleur blanche plutôt simple mais néanmoins brodée d'or dissimulée par une cape sombre. Elle se tenait assise près de la cheminée et était escortée par quatre autres soldats aux tenues impeccables jusqu'aux guêtres. Ils étaient non loin d'elle, attentifs à l'environnement. Ils avaient posé leur tricorne noir sur la table et s'étaient allégés de leur giberne. Leurs fusils étaient calés contre la table.*

*Le relais était parcouru de poutres en bois. Une large cheminée chauffait l'immense salle. Des serveuses allaient de tables en table et remplissaient les verres et les assiettes des voyageurs. Je traversai toute la salle et tapotai l'épaule de celui que je supposai être Losko.*

*Il me transperça d'un regard bleu et me sourit d'une manière qui provoqua en moi un frisson. Ses cheveux blonds étaient tirés en arrière et se terminaient par une queue de cheval. Il portait un manteau épais bleu dont les boutons, les coutures et les larges manches retroussées étaient brodées de fils d'or. Un baudrier maintenait le long de son corps une rapière à la garde décorée. Il portait de lourdes bottes de cavalerie qui remontaient jusqu'à ses cuisses.*

*Dans sa main droite, il tenait un tricorne et dans l'autre un couteau qu'il s'appropriait à lancer sur une planche en bois posée contre le mur. Il jouait avec les deux soldats. Je notai qu'ils faisaient parti de l'escorte de la voyageuse à qui Losko faisait de l'œil. Au total six soldats escortaient la jeune fille. Je remarquai trois moines à une table, deux marchands et deux jeunes nobles en pleine discussion.*

« Oui ? » interrogea Losko.

— Je cherche un certain Losko... commençai-je.

— Et vous lui voulez quoi ?

— Du bien, rassurez-vous, nous avons un ami commun.

— Ha ? Et qui, sans vouloir paraître indiscret, messire ?

— Mon nom est Abélard d'Ys et notre ami commun est un apothicaire de Saint- Cérès.

— Je vois. Messieurs, mes affaires m'appellent. Continuez sans moi, s'exclama-t-il à l'attention des soldats. Suivez-moi, m'ordonna-t-il.

*Nous nous installâmes face à face à une table de la taverne. Il fit signe à la serveuse de nous apporter du vin et de quoi manger. Après s'être assuré que personne ne pouvait nous entendre, il se pencha en avant en me faisant signe d'en faire autant.*

*J'obtempérai.*

*« La Marquise m'a chargé de prendre livraison de trois fioles chez Aloysius Delorme, à Saint-Cérès au début du mois. » Il chuchotait exagérément en faisant rouler ses yeux comme tout bon comploteur qui recherche un espion éventuel.*

*— Quand je suis arrivé, continua-t-il, la bonne de l'apothicaire m'a signalé qu'il était parti depuis trois jours à Nesmé.*

*Comme pour marquer la fin de sa phrase et exagérer l'importance de ce qu'il avait à dire, il se redressa, parcourut la salle et ses occupants, but une grande gorgée de vin et se pencha de nouveau en avant. Je le regardai faire sans mot dire.*

*— Je l'ai attendu quatre jours, poursuivit-il en s'assurant que personne ne pouvait l'entendre, tout en plaçant son chapeau de sorte que personne ne puisse lire sur ses lèvres.*

*— Qu'est ce qui vous fait dire qu'il a disparu ? demandai-je.*

*— Ha, je ne dis rien de tel. Ce que j'ai dit à Quesnay est simplement qu'il n'était pas au rendez-vous fixé et que personne ne savait où il était depuis plus de sept jours, s'exclama-t-il. L'interprétation, je la laisse à qui de droit.*

*— Vous aviez rendez-vous le 4 décembre et le 8, il n'était toujours pas revenu... Qu'était-il allé faire à Nesmé ?*

*— J'en sais fichtre rien. Mais il y est parti précipitamment m'a dit la bonne.*

*— Et il n'est pas rentré, ajoutai-je. Tout au moins personne ne l'a vu.*

*— Voilà, conclut-il, en trinquant contre mon verre.*

*Losko se redressa et me regarda en s'étirant. Je restai un moment avachi sur la table. Je saisis mon verre et fit tourner son contenu sans le quitter du regard. Si j'arrivais à m'hypnotiser ainsi, peut-être la solution m'apparaîtrait d'un coup. Delorme, rebouteux de la marquise, est parti pour Nesmé sachant qu'il avait un rendez-vous important deux jours plus tard. En toute logique, il savait qu'il ne serait pas au rendez-vous, puisqu'un aller et retour lui aurait pris quatre jours, en prenant le risque de tuer sa monture. Il savait aussi que les potions étaient pour la Marquise. Par conséquent, le rendez-*

*vous était important et lucratif. Aussi, il aurait dû laisser des consignes. Ce ne fut pas le cas. Son voyage n'était donc pas prévu, ce que tend d'ailleurs à confirmer la précipitation du départ. Cela voulait dire que ses affaires à Nesmé étaient plus importantes que satisfaire la Marquise. Qu'est ce qui peut être plus important que la satisfaction de la favorite du Roi de France ?*

*« Sa bonne a-t-elle précisé s'il est parti de son propre chef ? » demandai-je en buvant une gorgée de vin.*

*— Elle n'a rien dit qui incite à penser le contraire, répondit Losko, avec une moue peu convaincue. Il est parti sans attendre, c'est tout. Je dois dire que je n'ai pas approfondi le sujet.*

*— Quel est le nom de la bonne ? questionnai-je.*

*— Madame Granjean. C'est une petite vielle sympathique...*